CAIRN.INFO

FIGURES DE LA PENSÉE RACIALE

Pierre-André Taguieff

Presses Universitaires de France | « Cités »

2008/4 n° 36 | pages 173 à 197

ISSN 1299-5495
ISBN 9782130568650

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-cites-2008-4-page-173.htm

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.
© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

VARIA

Figures de la pensée raciale

PIERRE-ANDRÉ TAGUIEFF

Peu de philosophes se sont penchés, au XX^e^ siècle, sur les questions corrélatives de la race, de la pensée raciale et du racisme. Pourtant, l'idée de race semble avoir pris une importance croissante, dans la pensée européenne, depuis la fin du XVII^e^ siècle[1]. Et l'on sait qu'au cours du XIX^e^ siècle la pensée sociale et politique s'est lentement imprégnée de représentations et de croyances raciales, lesquelles ont fini par fournir leurs normes à des formes d'action et à des mobilisations politiques, relevant de l'impérialisme colonial, du nationalisme expansionniste ou du racisme d'État, impliquant le plus souvent un programme eugéniste ou d' « hygiène raciale » *(Rassenhygiene)* – terme forgé en 1895 par Alfred Ploetz et utilisé couramment dans les pays de langue allemande jusqu'en 1945 (en concurrence avec *Eugenik*)[2]. En 1903, dans *The Souls of Black Folk,* le sociologue et penseur politique afro-américain W. E. B. Du Bois se montra bon prophète en écrivant : « Le problème du XX^e^ siècle est le problème de la ligne de partage des couleurs – de la relation entre des races d'hommes plus sombres et des races d'hommes plus claires, en Asie, en Afrique, en Amérique et sur les îles océa-

1. Voir Michael Banton, *The Idea of Race,* Londres, Tavistock Publications, 1977 ; Ivan Hannaford, *Race : The History of an Idea in the West,* Baltimore (Maryland) - Londres, The Johns Hopkins University Press, 1996.

2. Voir Peter Weingart, Jürgen Kroll, Kurt Bayertz, *Rasse, Blut und Gene. Geschichte der Eugenik und Rassenhygiene in Deutschland* [1988], Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1992 ; Paul Weindling, *Health, Race and German Politics between National Unification and Nazism, 1870-1945,* Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

Cités 36, Paris, PUF, 2008

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

niques. »[1] En 1967, le sociologue britannique Michael Banton ouvrait sa somme sur la sociologie des « relations raciales » par ce constat : « L'importance politique de la tension provoquée par les questions raciales dans le monde moderne est reconnue de tous. »[2] Et, comme le notait en 1993 l'historien américain John Hope Franklin, les représentations et les conduites liées à la « ligne de couleur » *(color line)* persistent à la fin du XX^e siècle, et pourraient bien être transmises comme un sombre héritage au XXI^e siècle[3]. On pouvait donc s'attendre à ce que les grands représentants de la philosophie politique au XX^e siècle aient pris pour objet de recherche et de réflexion la pensée raciale et le racisme. Mais, en Europe comme dans les deux Amériques, les « questions raciales » n'ont intéressé qu'incidemment les philosophes, à quelques exceptions près. La littérature savante sur ces questions a été le fait, pour l'essentiel, de biologistes, d'anthropologues, d'historiens et de spécialistes des sciences sociales (psychologues, psychologues sociaux, sociologues, politologues)[4].

1. William Edward Burghardt Du Bois, *Les âmes du peuple noir* [1903], trad. franç. Magali Bessone, Paris, Éd. Rue d'Ulm / Presses de l'École normale supérieure, 2004, p. 20. Disciple et ami des philosophes William James, George Santayana et Josiah Royce, qui furent ses professeurs, W. E. B. Du Bois (1868-1963) fut le premier Noir à obtenir un doctorat à Harvard (1895), après avoir étudié à Berlin (1892-1893) où il suivit l'enseignement de Max Weber et de Gustav Schmoller. Il commença à publier ses recherches en 1897, tout en enseignant à l'Université d'Atlanta. Il finira par y diriger le département de sociologie (1934-1944). En 1899, après une enquête commencée trois ans plus tôt, il publie son étude pionnière de sociologie urbaine : *The Philadelphia Negro : A Social Study*. Son premier texte politique marquant sur la question noire fut « The conservation of races » (*American Negro Academy Occasional Papers,* 2, 1897, p. 5-15 ; trad. franç. Stéphane Dufoix : « La préservation des races », *Raisons politiques,* n° 21, février 2006, p. 117-130), où il analyse les distinctions entre « races universelles » qu'il se garde de réduire à des différences physiques, récusant l'essentialisme racial de son temps, tout en exhortant la communauté noire des États-Unis à préserver sa propre identité raciale, l'objectif étant, pour la « race noire », de « donner à la civilisation l'intégralité du message spirituel » qu'elle est « capable de délivrer ». Voir Shamoon Zamir, *Dark Voices : W. E. B. Du Bois and American Thought, 1888-1903,* Chicago, The University of Chicago Press, 1995.

2. Michael Banton, *Sociologie des relations raciales* [1967], trad. franç. Marie Matignon, Paris, Payot, 1971, p. 11.

3. Voir John Hope Franklin, *The Color Line : Legacy for the Twenty-First Century,* Columbia, University of Missouri Press, 1993. Cet éminent historien afro-américain a également publié sous sa direction un ouvrage important : *Color and Race,* Boston, Houghton Mifflin, 1968.

4. On constate que, depuis les années 1980, les travaux les plus remarquables sur la race et le racisme relèvent de l'histoire des sciences et de la sociologie historique des sciences, dont les pionniers furent William R. Stanton et George W. Stocking Jr. Voir notamment les travaux de Frank Spencer, Nancy Leys Stepan, Elazar Barkan, Audrey Smedley, Peter Weingart, Paul Weindling, Robert N. Proctor, William H. Schneider, Claude Blanckaert, Wiktor Stoczkowski, et du philosophe Jean Gayon.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

Formée au cours du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, cette construction historique et culturelle qu'est la notion de race s'est imposée à la fois comme un mode de classification sociale qui, fondé sur l'interprétation sélective et orientée d'un ensemble de signes, joue le rôle d'un mécanisme de stratification sociale, et comme une forme d'identité humaine, impliquant de penser la nature humaine comme essentiellement différenciée en groupes raciaux[1]. La force de la pensée raciale, comme celle du racisme au XIX[e] et au XX[e] siècle, vient d'une révolte des Modernes contre l'universalisme abstrait issu du monothéisme biblique, qui prend notamment la forme d'un rejet de l'idée d'une humanité indifférenciée, d'abord au nom du concret, dont le visage est diversité, ensuite au nom de la science rompant avec les fictions théologico-religieuses. Si tant de théoriciens de la race, depuis le milieu du XVIII[e] siècle, ont été des partisans du polygénisme, pensant les « races humaines » non plus comme des variétés de « l'espèce humaine » une et unique, mais comme des « espèces humaines » différentes, c'est parce qu'ils croyaient ainsi s'inscrire dans le grand mouvement du progrès des connaissances, impliquant une rupture avec les « superstitions » héritées du texte biblique, postulant que tous les hommes sont « les fils d'un même Père ».

C'est au nom du progrès du savoir de l'homme sur lui-même que l'accent a été mis, par les anthropologues des Lumières comme par ceux du XIX[e] siècle, sur la pluralité des « races humaines » plutôt que sur l'unité de l'espèce humaine. Seules les « races humaines » saisies dans leur diversité observable s'offraient désormais comme objets de savoir scientifique. La « science de l'homme » paraissait ne pouvoir se constituer qu'en tant que science des hommes et des groupes humains saisis dans leurs différences respectives, abordés comme des individus collectifs. Les notions d' « espèce humaine » et de « genre humain », entités abstraites, étaient du même coup rejetées hors du champ de la recherche scientifique. C'est sur la base de ce geste théorique que s'est opérée la naturalisation de l'anthropologie, suivie par celle de l'histoire, portées l'une et l'autre par une volonté d'indépendance vis-à-vis de la théologie non moins que de la philosophie.

Tel était le projet d'Arthur de Gobineau (1816-1882), qui se proposait, dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines,* de fonder l'histoire comme

1. Voir Audrey Smedley, « Race and the construction of human identity », *American Anthropologist,* New Series, 100 (3), septembre 1998, p. 690-702.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

science en l'inscrivant dans le champ de la « physiologie » (des « races »), de l' « ethnologie » et de l'anthropologie physique :

« Il s'agit de faire entrer l'histoire dans la famille des sciences naturelles, de lui donner, en ne l'appuyant que sur des faits empruntés à tous les ordres de notions capables d'en fournir, toute la précision de cette classe de connaissances, enfin de la soustraire à la juridiction intéressée dont les factions politiques lui imposent jusqu'aujourd'hui l'arbitraire. »[1]

Le racialisme se présente aussi souvent, chez les mêmes auteurs, sous la forme d'une philosophie de l'histoire fondée sur une théorie se voulant scientifique des « races humaines » saisies dans leurs différences et leur inégalité, et ce, au moins depuis Victor Courtet et Gobineau en France[2], Robert Knox (1791-1862) en Grande-Bretagne[3]. Le primat de la race, dans le devenir individuel comme dans l'évolution sociale, constitue le présupposé absolu de ces visions racialistes de l'histoire universelle. Robert Knox, le « fondateur du racisme irrationnel britannique »[4], faisait reposer son édifice doctrinal sur une formulation maximaliste du principe du déterminisme racial (« race is everything ») :

« Que la race décide de tout dans les affaires humaines, est simplement un fait, le fait le plus remarquable, le plus général, que la philosophie ait

1. Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855), éd. Jean Boissel, in *Œuvres,* vol. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, p. 1152. Voir Pierre-André Taguieff, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française,* nouvelle édition refondue, Paris, Mille et une nuits, 2002, p. 36-37.

2. Victor Courtet de l'Isle, *La science politique fondée sur la science de l'homme, ou Étude des races humaines sous le rapport philosophique, historique et social,* Paris, Chez Arthus Bertrand, 1837 ; Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines, op. cit.* Voir Jean Boissel, *Victor Courtet de l'Isle (1813-1867), premier théoricien de la hiérarchie des races,* Paris, PUF, 1972 ; Loïc Rignol et Philippe Régnier, « Races et politique dans l'histoire de France chez Victor Courtet de l'Isle (1813-1867). Enjeux de savoir et luttes de pouvoir au XIXe siècle », *in* Philippe Régnier (dir.), *Études saint-simoniennes,* Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, p. 127-152.

3. Sur la pensée et l'influence de Knox, voir Philip D. Curtin, *The Image of Africa : British Ideas and Action, 1780-1850,* Madison (Wisc.), The University of Wisconsin Press, 1964, p. 368-369, 372, 377-382 ; Michael D. Biddiss, « The politics of anatomy : Dr. Robert Knox and Victorian racism », *Proceedings of the Royal Society of Medicine,* vol. 69, 1976, p. 245-250 ; Michael Banton, *The Idea of Race,* Londres, Tavistock, 1977, p. 46-48, 56-57 ; Id., *Racial Theories,* Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1987, p. 54-59 ; Nancy Leys Stepan, *The Idea of Race in Science : Great Britain 1800-1960,* Londres, Hamden (CT), Macmillan-Archon Books, 1982, p. 41-46.

4. Louis L. Snyder, *The Idea of Racialism : Its Meaning and History,* New York, Van Nostrand Reinhold Company, 1962, p. 57. Philip D. Curtin voit également en Knox le « véritable fondateur du racisme britannique » (*The Image of Africa : British Ideas and Action, 1780-1850, op. cit.,* p. 377).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

jamais annoncé. La race est tout : la littérature, la science, l'art – en un mot, la civilisation – en dépend. »[1]

La race est donc pour Knox la clé de l'interprétation de l'histoire[2]. Dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855), Gobineau fonde sa philosophie de l'histoire sur le même postulat racialiste : « La question ethnique domine tous les autres problèmes de l'histoire, en tient la clef, et (...) l'inégalité des races dont le concours forme une nation suffit à expliquer tout l'enchaînement des destinées des peuples. »[3]

La biologisation de l'histoire s'opère ainsi sur le mode d'une racialisation, laquelle se présente polémiquement comme une rupture théorique chez les partisans du polygénisme. La vision polygéniste, lorsqu'elle est affirmée d'une façon radicale dans le cadre d'un scientisme racialiste, a une implication d'une grande importance idéologico-politique : la récusation des enseignements bibliques et tout particulièrement la thèse monogéniste de la commune origine adamique, dont dérive la croyance moderne au cosmopolitisme des races. Le polygéniste et esclavagiste américain Josiah Clark Nott (1804-1873), contemporain et admirateur de Gobineau[4], formule clairement l'exigence première de la « théorie des races » à l'âge de la sécularisation : « Libérer de la Bible l'histoire naturelle de l'humanité et l'asseoir sur ses propres fondations, où elle puisse reposer sans être en butte aux tracasseries. »[5] Pour ce médecin et anthropologue

1. Robert Knox, *The Races of Men : A Fragment,* Philadelphie, Lea & Blanchard, 1850 (reprinted by Mnemosyne Publishing Co., Miami, Floride, 1969), préface, p. 7.

2. Michael Banton, *Racial Theories, op. cit.,* p. XIV.

3. Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines, op. cit.* (1983), p. 138.

4. Voir Josiah C. Nott, George R. Gliddon, *Types of Mankind. Or, Ethnological Researches based upon the Ancient Monuments, Paintings, Sculptures and Crania of Races (...),* Philadelphie, Lippincott, Grambo & Co., 1854 ; Id., *Indigenous Races of the Earth. Or, New Chapters of Ethnological Enquiry,* Philadelphie, J. B. Lippincott & Co., 1857. Josiah Nott et Henry Holtz traduisirent (partiellement) en américain l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* de Gobineau (*The Moral and Intellectual Diversity of Races,* Philadelphie, 1856). Sur la raciologie et l'influence de Nott, voir William Stanton, *The Leopard's Spots : Scientific Attitudes towards Race in America 1815-1859,* Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1960 ; Mason I. Lowance, Jr. (ed.), *A House Divided : The Antebellum Slavery Debates in America 1776-1865,* Princeton (NJ), Princeton University Press, 2003.

5. Josiah C. Nott, cité par William Stanton, *The Leopard's Spots, op. cit.,* p. 119 ; Stephen Jay Gould, *La mal-mesure de l'homme* (1981), nouvelle édition revue et augmentée (1996), trad. franç. Jacques Chabert et Marcel Blanc, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 203. Voir aussi les articles de Nott publiés en 1845 et en 1850, dirigés contre la thèse monogéniste de la commune origine adamique, que cite Reginald Horsman, *Race and Manifest Destiny : The Origins of American Racial Anglo-Saxonism,* Cambridge (Mass.) - Londres, Harvard University Press, 1981, p. 151-152.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

sudiste convaincu que, parmi les races, « certaines sont nées pour commander, et les autres pour être dirigées », le programme scientifique est clair : il s'agit, en d'autres termes, de « déjudaïser » et de « déchristianiser » l'anthropologie, de la constituer hors de l'espace symbolique hérité du monothéisme biblique.

Si la notion de race, qu'elle soit thématisée ou non, semble se rencontrer partout dans les discours où les hommes modernes se sont interrogés sur leurs différences et leurs origines, les communautés qu'ils forment et leurs destins, seuls quelques rares penseurs, au XX^e^ siècle, ont abordé les questions relatives à la race comme un champ d'investigation et une incitation à la réflexion. Ce fut le cas de W. E. B. Du Bois, dès la fin du XIX^e^ siècle[1]. Dans son fameux article de 1897 sur la « conservation des races », Du Bois commence par poser qu' « il nous faut bien reconnaître que les êtres humains sont divisés en races », puis s'interroge : « La question qu'il nous faut sérieusement considérer est la suivante : quel est le sens véritable de la Race ; quelle a été dans le passé la loi du développement racial, et quelles leçons l'histoire passée du développement racial enseigne-t-elle au peuple noir en pleine ascension ? »[2] La réponse de l'élève afro-américain de William James, qui cite Johann Friedrich Blumenbach et Friedrich Ratzel aussi bien que Charles Darwin et Thomas Huxley, est la suivante : « Qu'est-ce, alors, qu'une race ? Une vaste famille d'êtres humains, en général de même sang et de même langue, partageant toujours une histoire, des traditions et des réflexes communs, et qui

1. Sur la pensée de W. E. B. Du Bois, voir Henry Lee Moon (ed.), *The Emerging Thought of W. E. B. Du Bois,* New York, Simon & Schuster, 1972 ; Joseph P. DeMarco, « The concept of race in the social thought of W. E. B. Du Bois », *The Philosophical Forum,* 3/1, 1972, p. 227-242 ; Dickson D. Bruce Jr., « W. E. B. Du Bois and the idea of the double consciousness », *American Literature,* 64 (2), juin 1972, p. 299-309 ; Kwame Anthony Appiah, « The uncompleted argument : Du Bois and the illusion of race » (1985), *in* Henry Louis Gates, Jr. (ed.), *Race, Writing and Difference,* Chicago, University of Chicago Press, 1986, p. 21-37 ; Tommy L. Lott, « Du Bois on the Invention of Race » (1992), *in* Harold Bloom (ed.), *W. E. B. Du Bois,* Philadelphie, Chelsea House Publishers, 2001, p. 123-140 ; Pierre Saint-Arnaud, *L'invention de la sociologie noire aux États-Unis d'Amérique. Essai en sociologie de la connaissance,* Paris, Syllepse, 2003, en part. p. 194-259 ; Stéphane Dufoix, « W. E. B. Du Bois : "race" et "diaspora noire/africaine" », *Raisons politiques,* n° 21, février 2006, p. 97-116 ; Magali Bessone, « Le "peuple noir" comme "test concret des principes de la grande république" : W. E. B. Du Bois et la réélaboration de l'idéal américain de sympathie », *Raisons politiques,* n° 24, novembre 2006, p. 33-53.

2. W. E. B. Du Bois, « The conservation of races », *in* Robert Bernasconi and Tommy L. Lott (eds), *The Idea of Race,* Indianapolis-Cambridge, Hackett Publishing Company, 2000, p. 109. Le « R » majuscule du mot « Race » est dû à Du Bois.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

luttent ensemble sur une base à la fois volontaire et involontaire pour réaliser certains idéaux d'existence plus ou moins clairement cernés. »[1] Il ne s'agit donc pas pour Du Bois, qui prend au sérieux les différences raciales, de nier la valeur différenciante des caractères physiques (« sang », couleur de la peau et mesures craniométriques), mais de refuser le réductionnisme biologique des théoriciens racistes de son temps : « Certes, nous devons tous concéder que les différences physiques jouent un grand rôle (...). Mais (...) les différences plus profondes s'avèrent spirituelles, psychiques – des différences indubitablement ancrées dans le substrat physique, mais qui le transcendent à l'infini. »[2] Inspiré par la pensée de Herder, Du Bois redéfinit ainsi la race en termes culturels[3]. Par ailleurs, théoricien d'un réalisme racial pluraliste, Du Bois récuse la thèse d'une hiérarchie prétendument « naturelle » des races humaines[4].

En 1908, le philosophe américain Josiah Royce (1855-1916), penseur éminent de l' « idéalisme communautaire » après avoir été celui de l'idéalisme absolu[5], publie un recueil d'articles touchant aux « questions raciales »[6], où il dénonce ceux de ses contemporains qui utilisent « toutes les ressources de la science afin de prouver que leurs propres préjugés de race sont infaillibles », refusant ainsi de les reconnaître comme des préjugés[7], et soumet à un examen critique les usages ordinaires du mot « race », dénués de précision et de rigueur[8]. La question du « préjugé racial » avait été abordée en 1904 par le psychologue William I. Thomas (1863-1947) dans un article qui sera très discuté : « The psychology of

1. *Ibid.,* p. 110.
2. *Ibid.,* p. 111.
3. Shamoon Zamir, *Dark Voices..., op. cit.,* p. 105, 173-174 ; Magali Bessone, « Le "peuple noir"... », art. cité, p. 44-45.
4. Voir Pierre Saint-Arnaud, *L'invention de la sociologie noire, op. cit.,* p. 207-211.
5. Voir Moses Judah Aronson, *La philosophie morale de Josiah Royce. Essai sur l'idéalisme social aux États-Unis d'Amérique,* Paris, Félix Alcan, 1927 ; Gladys Bournique, *La philosophie de Royce,* Paris, Vrin, 1988.
6. Josiah Royce, « Race questions and prejudices » (conférence prononcée en 1905 devant la Chicago Ethical Society), *International Journal of Ethics,* avril 1906, p. 265-287 ; article repris *in* J. Royce, *Race Questions, Provincialism, and Other American Problems,* New York, The Macmillan Co., 1908 ; réimpr., Freeport-New York, Books for Libraries Press, 1967, p. 3-53. Voir Elizabeth Duquette, « Embodying community, disembodying race : Josiah Royce on "Race questions and prejudices" », *American Literary History,* 16 (1), printemps 2004, p. 29-57.
7. Josiah Royce, *Race Questions, Provincialism, and Other American Problems, op. cit.,* p. 9.
8. *Ibid.,* p. 31 sq.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

race-prejudice »[1]. Thomas s'y attaquait notamment à la thèse, alors majoritaire dans les milieux académiques, selon laquelle « l'antipathie raciale est un élément invariable et irréductible ». Il y soutenait aussi la thèse évolutionniste que le « préjugé racial » est « un instinct provenant du stade tribal de la société, lorsque la solidarité dans les sentiments et dans l'action était essentielle à la préservation du groupe »[2]. La critique des préjugés menée par Royce ne l'empêchait nullement, dans *The Philosophy of Loyalty* (1908)[3] et dans *The Problem of Christianity* (1914), de penser toutes les implications de l'idée de l'attachement au groupe et en particulier au groupe racial, jusqu'à poser qu'un individu ne s'accomplit pleinement que dans l'unité qu'il forme avec sa communauté raciale, laquelle constitue un élément indispensable de l'identité collective, thèse « communautariste » reprise et repensée par W. E. B. Du Bois[4]. En 1924, le philosophe afro-américain Alain Locke (1885-1954) – de Howard University –, l'une des principales figures du célèbre mouvement culturel connu sous le nom de *Harlem Renaissance* à New York (W. E. B. Du Bois, Charles S. Johnson, E. Franklin Frazier, etc.), publie un important article, « The concept of race as applied to social culture », issu d'une série de conférences faites en 1915 sous le titre « Race contacts and interracial relations »[5]. L'année suivante, est publié sous sa direction l'ouvrage intitulé *The New Negro : Voices of the Harlem Renaissance*[6]. Dans les années 1920 et 1930, le philo-

1. *The American Journal of Sociology,* 9 (5), mars 1904, p. 593-611.

2. William I. Thomas, art. cité, p. 610. Voir Thomas F. Pettigrew (ed.), *The Sociology of Race Relations : Reflection and Reform,* New York - Londres, The Free Press, 1980, p. 4-5 et 6-9 ; Graham Richards, *« Race », Racism and Psychology : Towards a Reflexive History,* Londres-New York, Routledge, 1997, p. 27-30.

3. Josiah Royce, *Philosophie du loyalisme,* trad. franç. Jacqueline Morot-Sir, Paris, Aubier-Montaigne, 1946.

4. Voir Joseph P. DeMarco, *The Social Thought of W. E. B. Du Bois,* Lanham (MD), University Press of America, 1983, p. 41.

5. Alain Leroy Locke, « The concept of race as applied to social culture », *Howard Review,* I, 1924, repris *in* Robert Bernasconi and Tommy L. Lott (eds), *The Idea of Race, op. cit.,* p. 89-99 ; Id., *Race Contacts and Interracial Relations,* ed. Jeffrey C. Stewart, Washington (DC), Howard University Press, 1992. Voir aussi Alain L. Locke and Bernard J. Stern (eds), *When Peoples Meet : A Study in Race and Cultural Contacts,* New York, Committee on Workshops - Progressive Education Association, 1942.

6. New York, Touchstone, 1997 (1re éd., New York, 1925). Sur la pensée d'Alain Locke, voir Leonard Harris (ed.), *The Philosophy of Alain Locke : Harlem Renaissance and Beyond,* Philadelphie, Temple University Press, 1989 ; L. Harris (ed.), *The Critical Pragmatism of Alain Locke : A Reader on Value Theory, Aesthetics, Community, Culture, Race, and Education,* Lanham (MD), Rowman & Littlefield Publishers, 1999.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

sophe pragmatiste américain John Dewey (1859-1952) s'intéressa également de près au « préjugé racial » (*racial prejudice*), à sa nature et à ses fonctions[1], ainsi qu'aux fonctionnements psychosociaux de ce qu'il appelait l' « idée mythique » (*mythical idea*) de la « race »[2]. Mais il ne consacra que peu de développements théoriques à ces questions[3].

Avant et après la Seconde Guerre mondiale, Eric Voegelin, dès 1933[4], et Hannah Arendt, quelques années plus tard[5], ont été certainement les

1. John Dewey, « Racial prejudice and friction », *Chinese Social and Political Science Review,* vol. 6, 1922, p. 1-17 ; repris *in* J. Dewey, *The Middle Works, 1899-1924,* J. A. Boydston ed., Carbondale, Southern Illinois University Press, 1983, vol. 13, p. 242-254 ; Id., « A philosophical interpretation of racial prejudice », *ibid.,* p. 437-442. Six ans plus tard, le pionnier de la sociologie des relations ethniques aux États-Unis, Robert Ezra Park (1864-1944), élève de John Dewey et de William James, publia son article : « The bases of races prejudice », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science,* vol. 140, novembre 1928, p. 11-20 (repris *in* R. E. Park, *Race and Culture,* New York, The Free Press of Glencoe, 1950, p. 230-243).

2. Voir Gregory Fernando Pappas, « Dewey's philosophical approach of racial prejudice », *in* Julie K. Ward and Tommy L. Lott (eds), *Philosophers of Race : Critical Essays,* Oxford (UK) - Malden (MA), Blackwell Publishers, 2002, p. 285-297 ; Id., « Distance, abstraction, and the role of the philosopher in the pragmatic approach to racism », *in* Bill E. Lawson and Donald F. Koch (eds), *Pragmatism and the Problem of Race,* Bloomington, Indiana University Press, 2004, p. 22-32. Pour un bilan des travaux consacrés par les philosophes pragmatistes aux « questions raciales », voir Bill E. Lawson et Donald F. Koch (eds), *Pragmatism and the Problem of Race, op. cit.* ; Frank Margonis, « Reconstructing pragmatism to adress racial injustice », *Journal of Philosophy of Education,* 41 (1), 2007, p. 141-149.

3. Michael Eldridge, « Dewey on race and social change », *in* Bill E. Lawson et Donald F. Koch (eds), *Pragmatism and the Problem of Race, op. cit.,* p. 11-21.

4. Eric Voegelin, *Rasse und Staat,* Tübingen, J. C. B. Mohr [Paul Siebeck], 1933 ; trad. franç. Sylvie Courtine-Denamy : *Race et État,* Paris, Vrin, « Bibliothèque des textes philosophiques », 2007, avec une étude historique et critique de Pierre-André Taguieff : « Eric Voegelin, 1933 : un philosophe face à l'idée de race et au racisme » (p. 7-88) ; Id., *Die Rassenidee in der Geistesgeschichte von Ray bis Carus* (« L'idée de race dans l'histoire des idées de Ray à Carus »), Berlin, Junker und Dünnhaupt Verlag, 1933 ; translated from the German by Ruth Hein, edited with an introduction by Klaus Vondung : *The History of the Race Idea : From Ray to Carus,* Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1998. Sur les deux livres complémentaires de 1933 (le premier relevant de la réflexion philosophique, le second de l'histoire des idées), voir Eric Voegelin, *Réflexions autobiographiques* (1989), édité et introduit par Ellis Sandoz, traduit de l'anglais, préfacé et annoté par Sylvie Courtine-Denamy, Paris, Bayard, 2004, p. 43, 49-50, 69-70 ; Thomas W. Heilke, *Voegelin on the Idea of Race : An Analysis of Modern European Racism,* Baton Rouge - Londres, Louisiana University Press, 1990 ; Pierre-André Taguieff, « Eric Voegelin 1933... », art. cité.

5. Hannah Arendt, « Race-thinking before racism », *The Review of Politics,* 6 (1), janvier 1944, p. 36-73 ; Id., *The Origins of Totalitarianism,* New York, Harcourt, Brace and Co., 1951 (new edition with added prefaces, New York - Londres, Harcourt Brace Jovanovich, 1973) ; trad. franç. Micheline Pouteau, Martine Leiris, Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy (révisée par Hélène Frappat) : *Les origines du totalitarisme,* édition établie sous la direction de Pierre Bouretz,

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

premiers philosophes à s'aventurer sur ce terrain sulfureux et à prendre au sérieux, comme un objet digne d'être pensé, la multiplicité des constructions doctrinales relevant soit du racialisme (théorie des races ou pensée raciale élaborée, faisant prévaloir des orientations descriptives et explicatives), soit du racisme (doctrine raciale où prédominent les dimensions évaluatives, normatives et prescriptives, légitimant certains types d'action politique). L'affirmation qu'il existe des races humaines (« racialisme ») n'implique pas celle que certaines races ont des aptitudes supérieures aux autres et que ces aptitudes leur donnent des droits supérieurs ou justifient des privilèges particuliers (« racisme »)[1]. Si la question du racisme s'avère si épineuse, c'est qu'elle a elle-même une longue histoire derrière elle, avant et après l'apparition, au XX^e siècle, du mot « racisme » (*racism* ou *racialism, Rassismus,* etc.). Ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler « racisme » traverse plusieurs domaines, constituant autant d'archives de sa préhistoire et de son histoire : celui de la connaissance ordinaire (croire que l'espèce humaine est divisée en « races humaines », chacune étant caractérisée par un ensemble de caractères transmissibles), celui de la science (fonder la « science de l'homme » comme une science naturelle des « races humaines »), celui de l'idéologie politique (ordonner l'action politique à un idéal racial), celui des mythes modernes (récits de rédemption par la « régénération raciale », promesses de salut à la fois technophiles et scientistes), et celui des utopies rétrospectives (nostalgie de la « race » perdue) ou prospectives (créer la « race » de l'avenir, « l'homme nouveau »).

À suivre Hannah Arendt, qui expose sa conceptualisation dès 1944, puis dans la deuxième partie, intitulée « L'impérialisme », de son maître livre paru en 1951, *Les origines du totalitarisme,* le racisme apparaît lorsque des

Paris, Gallimard, « Quarto », 2002, p. 177-838 (le volume comporte, outre des textes complémentaires d'Arendt, des extraits de correspondances et un dossier critique, une traduction française révisée de son essai paru en 1963 : *Eichmann à Jérusalem,* p. 977-1306). L'article de 1944 a été repris *in* Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism, op. cit.,* part two : *Imperialism,* chapter six, p. 158-184 ; trad. franç. : « La pensée raciale avant le racisme », in *Les origines du totalitarisme, op. cit.,* II^e partie, chap. VI, p. 415-449.

1. Voir George L. Mosse, *Toward the Final Solution : A History of European Racism* (1978), Madison (Wisc.), The University of Wisconsin Press, 1985, p. X. En France, ce couple de définitions stipulatives (racialisme/racisme) a été conceptualisé par Pierre-André Taguieff et Tzvetan Todorov à la fin des années 1980. Pour une distinction du même type entre *racialism* et *racism,* voir Kwame Anthony Appiah, « Racisms », *in* David Theo Goldberg (ed.), *Anatomy of Racism,* Minneapolis (MN), University of Minnesota Press, 1990, p. 4-6 ; Lawrence A. Hirschfeld, *Race in the Making : Cognition, Culture, and the Child's Construction of Human Kinds,* Cambridge (Mass.) - Londres, The MIT Press, 1996, p. 3.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

représentations et des croyances raciales s'articulent dans un « système fondé sur une opinion unique se révélant assez forte pour attirer et convaincre une majorité de gens et suffisamment étendue pour les guider à travers les diverses expériences et situations d'une vie moderne moyenne »[1]. Arendt souligne d'abord la différence entre le régime des opinions raciales diffuses et celui du racisme comme idéologie, c'est-à-dire comme système plus ou moins organisé de représentations, de croyances, d'aspirations et de prescriptions, système doté d'une force de séduction et de persuasion. On peut voir dans cet état « doxique » ou pré-idéologique du racisme une expression particulière de la « pensée raciale », pour parler comme Hannah Arendt. Avant de se constituer, au XIX[e] siècle, en idéologie, la « pensée raciale » se manifestait en effet dans le champ des « libres opinions qui, au sein de la structure d'ensemble du libéralisme, se disputaient les faveurs de l'opinion publique »[2]. Il importe, à la suite d'Arendt, de distinguer clairement une idéologie d'une simple opinion, sur la base des trois fonctions qu'une idéologie peut remplir : 1 / fournir une clé de l'histoire ; 2 / offrir une solution à toutes les « énigmes de l'univers » (selon le titre d'un livre célèbre d'Ernst Haeckel[3]) ; 3 / donner la « connaissance profonde des lois universelles cachées, censées gouverner la nature et l'homme »[4]. Arendt propose ensuite de considérer le racisme-idéologie comme « la principale arme idéologique des politiques impérialistes »[5] qui se déchaînèrent à partir de la fin du XIX[e] siècle. En pensant la race comme « principe du corps politique »[6], les Modernes ont ainsi fourni à l'impérialisme l'un de ses principaux points d'appui. La pensée de la race est devenue racisme lorsqu'elle a orienté, stimulé et légitimé des politiques de domination et d'exploitation impérialistes, notamment en justifiant les « massacres administratifs » commis par la « race blanche »[7]. Selon Arendt, le racisme est donc né d'une mise en système et d'un durcissement en dogmes des opinions raciales :

« La pensée raciale, dont les racines sont profondément ancrées dans le XVIII[e] siècle, est apparue simultanément dans tous les pays occidentaux au

1. Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme, op. cit.* (2002), p. 416.
2. *Ibid.*
3. Ernst Haeckel, *Les énigmes de l'Univers* (1899), trad. franç. Camille Bos, Paris, Schleicher Frères, 1902.
4. Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme, op. cit.,* p. 416.
5. *Ibid.,* p. 418.
6. *Ibid.,* p. 451. Cette conception est au centre de l'ouvrage d'Eric Voegelin, *Rasse und Staat, op. cit.* (1933) ; trad. franç. : *Race et État, op. cit.* (2007).
7. Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme, op. cit.,* p. 451 *sq*.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

cours du XIX[e] siècle. Le racisme a fait la force idéologique des politiques impérialistes depuis le tournant de notre siècle [le XX[e] siècle]. Il a indéniablement absorbé et régénéré tous les vieux types d'opinions raciales qui, toutefois, n'auraient jamais été en eux-mêmes assez forts pour créer – ou plutôt pour dégénérer en – ce racisme considéré comme une *Weltanschauung* [une vision du monde] ou comme une idéologie. Au milieu du siècle dernier [le XIX[e] siècle], les opinions raciales étaient encore mesurées à l'aune de la raison politique : jugeant les doctrines de Gobineau, Tocqueville écrivait, à ce dernier : "Je les crois très vraisemblablement fausses et très certainement pernicieuses." La pensée raciale dut attendre la fin du siècle pour se voir célébrée comme l'une des plus importantes contributions à l'esprit du monde occidental. »[1]

Arendt cite ici un court passage de l'importante lettre de Tocqueville à Gobineau datée du 17 novembre 1853, portant sur les deux premiers tomes de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines,* qui venaient de paraître[2]. Tocqueville avait déjà accusé Gobineau, dans une lettre datée du 11 octobre 1853, de sombrer dans le « matérialisme » : « Votre idée mère (...) me semble, je l'avoue, appartenir à la famille des théories matérialistes et en être même un des plus dangereux membres. »[3] Il se montre très sévère pour l'*Essai* dans sa lettre du 17 novembre 1853 : « Votre doctrine est plutôt une sorte de fatalisme, de prédestination si vous voulez (...). Cette prédestination-là me paraît (...) cousine du pur matérialisme (...). Je reste placé à l'extrémité opposée de vos doctrines. Je les crois très vraisemblablement fausses et très certainement pernicieuses. »[4] Cette critique du matérialisme biologique comme forme moderne du fatalisme va se constituer en paradigme de l'argumentation « antiraciste », qu'elle soit d'inspiration spiritualiste-chrétienne, rejetant le réductionnisme racialiste au nom de la défense de la liberté humaine, ou d'obédience humaniste-progressiste,

1. *Ibid.,* p. 415-416.

2. « Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau », *Revue des Deux Mondes,* vol. 199, 1907. Voir Alexis de Tocqueville, *Œuvres complètes,* t. IX : *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau,* texte établi et annoté par Maurice Degros, introduction par Jean-Jacques Chevallier, Paris, Gallimard, 1959.

3. Alexis de Tocqueville, *op. cit.* (1959), p. 199-201.

4. *Ibid.,* p. 202. Voir aussi la lettre très argumentée de Tocqueville du 22 octobre 1853 (*op. cit.,* p. 67-69), ainsi que celles du 20 décembre 1853 (*ibid.,* p. 205-206), du 8 janvier 1856 (p. 244-246), du 30 juillet 1856 (p. 265-269), du 24 janvier 1857 (p. 276-281). Sur l'importante correspondance Tocqueville-Gobineau, voir Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine,* Paris, Le Seuil, 1989, p. 148-151.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

visant à garantir aux hommes un avenir ouvert et une capacité d'auto-perfectionnement, par-delà tout déterminisme biologico-racial.

Avant leur passage au politique à la fin du XIX[e] siècle, lors de la « mêlée pour l'Afrique » qui signe l'entrée dans l'ère de l'impérialisme, les visions racistes étaient restées confinées dans les marges de l'action collective. Elles pouvaient intervenir pour justifier le *statu quo,* elles n'inspiraient pas encore des politiques étatiques à grande échelle. Le XIX[e] siècle et la première moitié du XX[e] auront représenté l'époque des visions racistes du monde, toutes fondées sur une clé de l'histoire, celle qui consiste à postuler que le moteur de l'histoire est une lutte naturelle entre les races humaines[1]. Mais toutes ne sont pas passées au politique à travers le nationalisme ou l'impérialisme. Bien qu'elle soit parfois difficile à déterminer, la frontière entre *racisme* et *racialisme* doit être postulée en tant qu'instrument d'analyse conceptuelle. Lorsque la fonction explicative y prédomine, il s'agit de *racialismes,* qui se présentent comme des théories de la structure ou de l'évolution sociale (Ludwig Gumplowicz, Georges Vacher de Lapouge, Ludwig Woltmann, Otto Ammon) ou comme des conceptions de l'histoire universelle fondées sur l'idée de « race » (Arthur de Gobineau, Robert Knox, Houston Stewart Chamberlain, Madison Grant, Lothrop Stoddard)[2]. Les phénomènes d'ascension, de déclin et de chute des civilisations sont expliqués respectivement par la présence, la raréfaction et la disparition des éléments racialement « supérieurs », caractérisés comme « créateurs » en raison des qualités propres à leur « sang ». En 1899, dans l'ouvrage qui l'imposera dans les milieux pangermanistes : *Die Grundlagen des neunzehten Jahrhunderts* (traduit en français sous un titre discutable : *La genèse du XIX[e] siècle*), le wagnérien Houston Stewart Chamberlain précise que, par l'expression « les Germains », il entend « *les différentes variétés de la grande race nord-européenne,* soit indistinctement les *Germains* au sens restreint qui est celui de Tacite, et les *Celtes,* et les *Slaves* authentiques »[3]. La vision chamberlainienne de l'histoire est fondée sur un

1. Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme, op. cit.,* p. 416. Voir Léon Poliakov, *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes,* Paris, Calmann-Lévy, 1971, p. 229-244.

2. Sur ces auteurs, voir Ivan Hannaford, *Race, op. cit.* ; Audrey Smedley, *Race in North America, op. cit.* ; Matthew Pratt Guterl, *The Color of Race in America, 1900-1940,* Cambridge (Mass.) - Londres, Harvard University Press, 2001 ; Pierre-André Taguieff, *La couleur et le sang, op. cit.* ; Id., « Eric Voegelin, 1933... », art. cité ; Id., *La judéophobie des Modernes. Des Lumières au Jihad mondial,* Paris, Odile Jacob, 2008.

3. Houston Stewart Chamberlain, *La genèse du XIX[e] siècle* (1899), trad. franç. Robert Godet (revue par l'auteur), Paris, Payot, 1913, t. I, introduction générale, p. 10.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

postulat : « Toute notre civilisation et toute notre culture actuelles sont l'œuvre d'une race humaine déterminée : *les Germains*. (...) Sans le Germain, une nuit éternelle eût envahi le monde. »[1] Les Germains jouent chez Chamberlain le rôle que les « Arians » jouaient chez Gobineau : celui de la race créatrice de civilisation. Il y ajoute cependant la visée eugéniste : « La race n'est pas un phénomène primitif, elle est produite. »[2] Mais tous ces théoriciens racialistes sont en même temps des idéologues *racistes,* qu'ils proposent une méthode de salut relevant de la vision progressiste (l'eugénique raciale), justifient un système de domination en le fondant sur l'inégalité des races (racisme esclavagiste ou colonial) ou supposent, en théoriciens de la décadence finale, qu'il n'y a plus rien à faire devant les progrès de la « dégénérescence » de l'espèce humaine, marquée par la disparition des types raciaux supérieurs (Gobineau). La distinction entre racialisme et racisme est d'ordre idéal-typique.

Un examen critique remarquablement rigoureux de ces racialismes a été conduit en France, dès 1897, par le philosophe-sociologue Célestin Bouglé, proche d'Émile Durkheim, dans un article intitulé « Anthropologie et démocratie »[3]. Dans une série d'études, Bouglé a soumis à une analyse critique multidimensionnelle les thèses de l'école « anthroposociologique » ou « sélectionniste », courant le plus dynamique, à la fin du XIX[e] siècle, des bio-sociologies racialistes, en France (Vacher de Lapouge[4]) comme en Allemagne (Ammon, Woltmann[5])[6]. En 1904, Bouglé consacre

1. *Ibid.*

2. « Rasse ist nicht ein Urphänomen, sondern sie wird erzeugt », *ibid.,* t. I, 1[re] partie, chap. V, p. 464.

3. *Revue de métaphysique et de morale,* 5 (4), juillet 1897, p. 443-461.

4. Georges Vacher de Lapouge, *Les sélections sociales. Cours libre de science politique professé à l'Université de Montpellier (1888-1889),* Paris, Albert Fontemoing, 1896, p. XII-503. Sur les réactions critiques aux thèses de Lapouge, voir Pierre-André Taguieff, *La couleur et le sang, op. cit.,* p. 258-262 et 271-272.

5. Otto Ammon, *L'ordre social et ses bases naturelles. Esquisse d'une anthroposociologie* [1895], trad. franç. (d'après la 2[e] éd. allemande, 1896) et avant-propos de Henri Muffang, Paris, Albert Fontemoing, 1900 ; Ludwig Woltmann, *Politische Anthropologie. Eine Untersuchung über den Einfluss der Descendenztheorie auf die Lehre von der politischen Entwicklung der Völker,* Eisenach-Leipzig, Thüringische Verlags-Anstalt, 1903.

6. Rappelons aussi les travaux bien documentés d'Ernest Seillière (1866-1955), historien des idées qui a consacré de nombreuses publications à l'exposition historique et critique des doctrines de la race, en Allemagne comme en France. Voir notamment Ernest Seillière, *Le comte de Gobineau et l'aryanisme historique,* Paris, Plon-Nourrit, 1903 ; Id., *Les mystiques du néo-romantisme,* Paris, Plon-Nourrit, 1911 ; Id., *Houston-Stewart Chamberlain. Le plus récent philosophe du pangermanisme philosophique,* Paris, La Renaissance du Livre, 1917.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

la première partie de son livre *La démocratie devant la science* à une réfutation détaillée des thèses héréditaristes et sélectionnistes, qui illustrent l'une des voies suivies par la « sociologie biologique » ou « naturaliste » qu'il récuse[1]. Au terme d'une série de controverses qui dura moins d'une décennie (1896-1904), Bouglé et Durkheim, avec leurs alliés venant de l'anthropologie physique (tel Léonce Manouvrier[2]), gagnèrent la bataille scientifique et philosophique contre les anthroposociologues, empêchant ainsi la fondation et l'institutionnalisation d'une école française de raciologie[3]. Dès le début des années 1900, en France, pour la plupart des sociologues, des historiens et des philosophes, l'idée d'une sociologie biologique et le recours à la notion de « race » comme facteur explicatif étaient disqualifiés. Il en alla tout autrement dans les pays de langue allemande, où la critique savante de la théorie des races, brillamment illustrée par un ouvrage de Friedrich Hertz paru en 1904, fut marginalisée[4]. Aux États-Unis, c'est seulement vers la fin des années 1930 que furent récompensés les efforts déployés par Franz Boas et ses disciples (en particulier Ruth Benedict) pour démontrer le caractère non scientifique du prétendu « racisme scientifique »[5].

En définissant le racisme comme une « conception du monde » ou une « religion séculière », ou encore comme une grande « idéologie » comparable au conservatisme, au libéralisme ou au socialisme[6] – et devant être analysée avec autant de soin que ces derniers –, l'historien George L. Mosse s'inspirait à l'évidence autant d'Eric Voegelin et de Hannah

1. Célestin Bouglé, *La démocratie devant la science. Études critiques sur l'hérédité, la concurrence et la différenciation* (1904), Paris, Félix Alcan, 3e éd. augmentée, 1923, p. 37-110.

2. Léonce Manouvrier, « L'indice céphalique et la pseudo-sociologie », *Revue de l'École d'anthropologie de Paris,* t. IX, 1899, p. 233-259 et 280-296. Voir Claude Blanckaert, « La crise de l'anthropométrie : des arts anthropotechniques aux dérives militantes (1860-1920) », *in* C. Blanckaert (dir.), *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940),* Paris, L'Harmattan, 2001, p. 155-159 ; Jennifer Michael Hecht, *The End of Soul : Scientific Modernity, Atheism, and Anthropology in France,* New York, Columbia University Press, 2003, p. 211-256.

3. Voir Alain Policar, « Science et démocratie. Célestin Bouglé et la métaphysique de l'hérédité », *Vingtième siècle,* no 61, janvier-mars 1999, p. 86-101.

4. Friedrich O. Hertz, *Moderne Rassentheorien. Kritische Essays,* Vienne, C. W. Stern, 1904.

5. Franz Boas, *The Mind of Primitive Man* (1911), revised edition, New York, The Macmillan Co., 1938 ; Id., *Race, Language, and Culture* (1940), réimpr., Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1982 ; Ruth Benedict, *Race : Science and Politics,* New York, Modern Age Books, 1940 (éd. revue, 1943).

6. George L. Mosse, *Toward the Final Solution, op. cit.,* p. IX, XXX, 231, 233, 236.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

Arendt que de Raymond Aron[1], et ouvrait la voie à ceux qui, tel Josep Llobera, l'abordent comme la « face sombre de la modernité », et y voient l'expression par excellence de la pensée totalitaire[2]. Se référant aux XIXe et XXe siècles, Mosse va jusqu'à soutenir que le racisme a été l' « idéologie la plus répandue de l'époque »[3]. Et, d'entrée de jeu, il appelle les historiens à prendre au sérieux le racisme : « Le racisme tel qu'il s'est développé dans la société occidentale ne fut pas une simple articulation des préjugés, ni simplement une métaphore pour l'élimination ; il fut bien plutôt un système complet de pensée, une idéologie comme le conservatisme, le libéralisme ou le socialisme, avec sa propre structure particulière et son type de discours. »[4] Cette conception du racisme comme idéologie à part entière et distincte de toutes les autres est cependant discutable, dans la mesure où cet « -isme » s'est jumelé avec la plupart des autres « -ismes ».

L'une des questions les plus épineuses posées par l'étude du racisme est en effet que ce dernier constitue à la fois une macro-idéologie (un « -isme » parmi d'autres) et une configuration transidéologique, susceptible de s'articuler à toutes les idéologies, qu'elles soient politiques (comme le conservatisme, le nationalisme, le libéralisme ou le socialisme) ou « scientifiques » (comme l'évolutionnisme social ou l'eugénisme). Le racisme partage avec la judéophobie moderne (l'antisémitisme *stricto sensu*) cette transversalité idéologique. Au cours du XIXe siècle, par exemple, la pensée raciale est passée au politique, devenant ainsi du « racisme », en suivant quatre voies distinctes qui, correspondant à différents types de couplage, ont fait surgir les formes suivantes de « racisme » : 1 / le gobinisme, issu d'une synthèse entre la pensée raciale et une philosophie de l'Histoire « réactionnaire », structurée par l'idée de décadence et la hantise du métissage ; 2 / le « darwinisme social », idéologie évolutionniste produite par jumelage d'un darwinisme vulgarisé (réduit à la « lutte pour l'existence » et à la « survie des plus aptes », assimilés aux « plus forts ») et du thème racialiste de la lutte des races comme moteur de l'Histoire ; 3 / le nationalisme ethnique et xénophobe, centré soit sur le projet normatif d'une « purifica-

1. Raymond Aron, « L'avenir des religions séculières », *La France libre,* juillet et août 1944 ; repris dans *L'âge des empires et l'avenir de la France,* Paris, Éd. Défense de la France, 1945, p. 287-318, puis dans *Commentaire,* nº 28-29, février 1985, p. 369-383.

2. Josep R. Llobera, *The Making of Totalitarian Thought,* Oxford-New York, Berg, 2003.

3. George L. Mosse, *Toward the Final Solution, op. cit.,* p. 231.

4. *Ibid.,* p. IX. Sur ce point, voir aussi Charles W. Mills, *Blackness Visible : Essays on Philosophy and Race,* Ithaca (NY) - Londres, Cornell University Press, 1998, p. 75.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

tion » raciale de la population nationale, dont le discours de propagande a pris surtout le visage de l'antisémitisme, soit sur un rêve de conquête et de puissance prenant la figure d'un impérialisme national-racial, dont le pangermanisme fut peut-être la plus frappante illustration ; 4 / l'eugénique raciale, appelée *Rassenhygiene* en Allemagne[1], née d'une fusion du projet eugéniste défini par Francis Galton – entre 1865 et 1883 – avec certains thèmes racialistes (en particulier celui de la « dégénérescence raciale »), pour alimenter l'utopie d'une « régénération de la race » par recours systématique à la sélection des procréateurs[2].

En dépit de cette large distribution sur le spectre idéologique de la configuration raciste, et du primat inévitablement accordé par le chercheur à tel ou tel type de couplage idéologique, on peut donner une définition opératoire du racisme. L'une des moins marquées par le champ d'expérience du chercheur en sciences sociales est celle que proposait en 1999 le sociologue étatsunien William Julius Wilson :

« Le racisme – un terme souvent utilisé de manière imprécise dans les débats sur la condition des minorités raciales aux États-Unis, notamment la tradition des Africains-Américains – doit être compris comme une idéologie de la domination raciale. Cette idéologie comporte deux traits : 1 / la conviction qu'un groupe racial désigné est soit biologiquement, soit culturellement inférieur au groupe dominant, et 2 / l'emploi de telle ou telle conviction pour rationaliser ou prescrire le traitement du groupe racial au sein de la société et pour expliquer sa position sociale de même que ses faits et gestes. »[3]

Wilson distingue clairement le domaine des croyances et des idéologies, où se situe le racisme *stricto sensu,* d'une part, du domaine du comportement, où apparaissent les phénomènes de discrimination, et, d'autre part, du domaine des institutions, lorsque ces dernières incluent des lois ségrégationnistes[4]. Il précise que, lorsqu'il parle de « systèmes raciaux de

1. Voir Gunter Mann, « Rassenhygiene - Sozialdarwinismus », *in* G. Mann (hrsg.), *Biologismus im 19. Jahrhundert,* Stuttgart, Ferdinand Enke Verlag, 1973, p. 73-93.

2. Sur ces quatre formes prises par la pensée raciale au XIX^e siècle, voir Pierre-André Taguieff, *La couleur et le sang, op. cit.,* 2002. Pour une analyse comparative Europe/États-Unis, voir Mike Hawkins, *Social Darwinism in European and American Thought, 1860-1945 : Nature as Model and Nature as Threat,* New York - Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

3. William Julius Wilson, *The Bridge over the Racial Divide : Rising Inequality and Coalition Politics,* Berkeley, University of California Press, 1999, p. 14-15.

4. William Julius Wilson, *The Declining Significance of Race : Blacks and Changing American Institutions* (1978), second edition, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1980, p. 6.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

croyance » (*racial belief systems*), il se réfère aux « normes ou aux idéologies de la domination raciale qui renforcent ou régulent les structures de l'inégalité raciale »[1]. Le racisme antinégriste nord-américain constitue une illustration frappante de ce modèle sociohistorique :

« Pendant les deux premières étapes de l'évolution des relations raciales américaines [de la guerre civile à la période du New Deal[2]], les systèmes raciaux de croyance furent très explicitement fondés sur le postulat de l'infériorité biologique et culturelle de l'homme noir, d'où le fait qu'on les a correctement désignés comme des idéologies du racisme. »[3]

Il faut prendre garde en outre que les fonctionnements de l'idée de race oscillent entre deux pôles. L'idée de race, d'une part, sert à penser la diversité humaine – de la connaissance ordinaire aux sciences biologiques, anthropologiques et sociales – et, d'autre part, elle joue le rôle d'un mode de légitimation, voire d'orientation de l'action politique. Les usages théoriques du concept de race relèvent d'une critique d'ordre épistémologique, questionnant la pertinence scientifique de ce concept pour l'étude de l'espèce humaine, alors que les usages pratiques de l'idée de race appellent une critique d'ordre sociologique ou psychosociologique des croyances et des mythes modernes, centrée sur leur efficacité symbolique, leur caractère fallacieux et les « dangers » qu'ils peuvent impliquer[4]. Face à la « racialisation » de la politique dans les régimes autoritaires ou totalitaires du XX^e siècle, et après l'expérience collective du tragique que fut la Seconde Guerre mondiale, aux réflexions de Voegelin et d'Arendt se sont ajoutées celles d'Ernst Cassirer, dont les derniers écrits, portant sur la dimension mythique de l'action politique, accordent une place importante au mythe racial et à ses modes de politisation[5], et celles de Theodor W. Adorno qui,

1. *Ibid.,* p. 9.
2. *Ibid.,* p. 2-3.
3. *Ibid.,* p. 9.
4. C'était l'approche critique privilégiée par l'anthropologue antiraciste M. F. Ashley Montagu (1905-1999), dans *Man's Most Dangerous Myth : The Fallacy of Race* (1942), fifth edition revised and enlarged, Londres-Oxford-New York, Oxford University Press, 1974. Sur le rôle important joué par Montagu dans la préparation et la rédaction des premières Déclarations antiracistes de l'Unesco, voir Elazar Barkan, « The politics of the science of race : Ashley Montagu and Unesco's anti-racist declarations », *in* Larry T. Reynolds and Leonard Lieberman (eds), *Race and Other Misadventures : Essays in Honor of Ashley Montagu in his Ninetieth Year,* Dix Hills - New York, General Hall, Inc., 1996, p. 96-105.
5. Du philosophe Ernst Cassirer (1874-1945), voir surtout *The Myth of the State,* New Haven - Londres, Yale University Press, 1946 (posthume) ; trad. franç. Bertrand Vergely : *Le mythe de l'État* (1946), Paris, Gallimard, 1993.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

dans ses travaux sur la « personnalité autoritaire », s'est efforcé de combiner diverses approches relevant des sciences sociales pour repenser, dans la perspective de la « Théorie critique », le racisme et plus particulièrement l'antisémitisme, non sans explorer la face sombre des Lumières[1].

Quant aux philosophes de langue française, dans la période d'après guerre, ils ne sont guère intervenus dans les débats sur la race et le racisme qu'à travers des discours ou des textes de circonstance. Il en va ainsi de Sartre s'interrogeant sur la « question juive », le racisme colonial ou le racisme antinégriste aux États-Unis[2], ou de Lévi-Strauss qui, débordant le champ scientifique de l'anthropologie sociale, redevient philosophe pour traiter de questions telles que « race et histoire » ou « race et culture »[3]. De la même manière, dans plusieurs essais, l'anthropologue Louis Dumont est sorti de son champ disciplinaire pour s'efforcer de penser les origines et les fonctions de la pensée raciale et du racisme dans ce qu'il a proposé d'appeler l' « idéologie moderne », c'est-à-dire l'espace des valeurs individualistes, ce qui l'a conduit à proposer un modèle éclairant de la doctrine hitlérienne[4]. En philosophe de l'histoire et en sociologue, Raymond Aron est

1. Max Horkheimer, Theodor W. Adorno, *La dialectique de la raison. Fragments philosophiques* (1944, 1969), trad. franç. Éliane Kaufholz, Paris, Gallimard, 1974 ; Theodor W. Adorno *et al., The Authoritarian Personality,* New York, Harper & Brothers, 1950 ; trad. franç. Hélène Frappat, *Études sur la personnalité autoritaire,* Paris, Allia, 2007 (chapitres rédigés ou co-rédigés par Adorno).

2. Jean-Paul Sartre, *Réflexions sur la question juive,* Paris, Paul Morihien, 1946 (Gallimard, 1954) ; Id., *La putain respectueuse,* Paris, Gallimard, 1946 ; Id., « Orphée noir » (1948), in *Situations,* III. *Lendemains de guerre,* Paris, Gallimard, 1949, p. 227-286 (ainsi que divers articles sur les États-Unis, *ibid.,* p. 73-132) ; Id., préface à Frantz Fanon, *Les damnés de la terre,* Paris, Maspero, 1961, p. 9-26, et autres textes, *in* J.-P. Sartre, *Situations,* V. *Colonialisme et néocolonialisme,* Paris, Gallimard, 1964. Voir Renate Peters, « Sartre, white America, and the black problem », *Canadian Review of American Studies,* 27 (1), 1997, p. 21-41 ; Julien Murphy, « Sartre on American racism », *in* Julie K. Ward and Tommy L. Lott (eds), *Philosophers on Race, op. cit.,* p. 222-240 ; Lewis R. Gordon, « Sartrean bad faith and antiblack racism », *ibid.,* p. 241-259.

3. Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire,* Paris, Unesco, 1952 (texte revu et corrigé *in* Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale II,* Paris, Plon, 1973) ; Id., « Race et culture » (1971), *in* Id., *Le regard éloigné,* Paris, Plon, 1983, p. 21-48.

4. Louis Dumont, « Caste, racisme et "stratification". Réflexions d'un anthropologue social » (1960), in *Homo hierarchicus. Le système des castes et ses implications,* Paris, Gallimard, 1966, puis coll. « Tel », 1979, p. 305-323 ; Id., *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne,* Paris, Le Seuil, 1983, p. 132-164 (« La maladie totalitaire. Individualisme et racisme chez Adolf Hitler »). Voir aussi Jean-Pierre Dupuy, « Libres propos sur l'égalité, la science et le racisme », *Le Débat,* nº 37, novembre 1985, p. 35-45. Parmi les textes d'anthropologues dotés d'une dimension philosophique, voir Michel Leiris, *Race et civilisation,* Paris, Unesco, 1951 (repris *in* M. Leiris, *Cinq études d'ethnologie,* Paris, Gonthier, 1969, p. 7-80) ; Roger Bastide, *Le prochain et le lointain,* Paris, Éd. Cujas, 1970.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

souvent intervenu sur l'antisémitisme contemporain ou sur la question du racisme, notamment en rapport avec celles du nationalisme et de l'égalitarisme démocratique, en privilégiant l'analyse de l'essentialisme[1]. On doit aussi à des philosophes tels que Jeanne Hersch, Emmanuel Levinas, Cornelius Castoriadis et Alexis Philonenko des réflexions éclairantes sur certains aspects de la formation de l'idée de « race humaine » ou sur son statut chez tel ou tel penseur, sur les dimensions morales ou politiques de ses usages sociaux, sur les paradoxes de la « lutte contre le racisme » selon l'Unesco, ou encore sur le racisme nazi, saisi dans ses traits spécifiques[2]. Durant les vingt dernières années du XX^e siècle, certains aspects de la pensée raciale et du racisme ont été pris en tant qu'objets de réflexion par des philosophes comme Jacques Derrida, Élisabeth de Fontenay et Jean-Luc Nancy[3]. Parmi les philosophes français de la génération suivante, il faut mentionner Emmanuel Faye pour ses travaux critiques sur la pensée de Martin Heidegger, replacée dans la mouvance *« völkisch »* et dans son contexte national-socialiste[4], ainsi qu'Yves Charles Zarka pour ses recherches démystificatrices sur l'antisémitisme de Carl Schmitt et l'imprégnation nazie de la pensée politique du célèbre juriste[5]. Proche de l'historien Léon

1. Voir notamment Raymond Aron, *Les désillusions du progrès. Essai sur la dialectique de la modernité,* Paris, Calmann-Lévy, 1969, p. 71-90 et 310 *sq.* Plus précisément, sur le « mode de pensée essentialiste », voir *ibid.,* p. 86-89. Sur l'antisémitisme et les formes contemporaines de la haine des Juifs, voir Raymond Aron, *De Gaulle, Israël et les Juifs,* Paris, Plon, 1968 ; *Mémoires,* Paris, Julliard, 1983, p. 408-526 ; Id., *Essais sur la condition juive contemporaine,* textes réunis et annotés par Perrine Simon-Nahum, Paris, Éd. de Fallois, 1989 (comporte le texte de 1968, p. 35-181).

2. Emmanuel Levinas, *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme* (1934), suivi d'un essai de Michel Abensour, Paris, Payot & Rivages, 1997 ; Jeanne Hersch, « Sur la notion de race », *Diogène,* n° 59, juillet-septembre 1967, p. 125-142 ; Cornelius Castoriadis, « Notations sur le racisme », *Connexions,* n° 48, 1986, p. 107-118 ; Alexis Philonenko, *Études kantiennes,* Paris, Vrin, 1982, p. 53-55 ; Id., *La théorie kantienne de l'histoire,* Paris, Vrin, 1986, chap. VI, en part. p. 173-178 ; Id., *L'archipel de la conscience européenne,* Paris, Grasset, 1990, p. 21-45, 49-72 et 84-90.

3. Élisabeth de Fontenay, « Sur un soupir de Kant. Le judaïsme hors la loi », *in* Maurice Olender (dir.), *Pour Léon Poliakov. Le racisme. Mythes et sciences,* Bruxelles, Complexe, 1981, p. 15-29 ; Jacques Derrida, *Psyché. Inventions de l'autre,* Paris, Galilée, 1987 ; Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy, *Le mythe nazi* (1980), nouvelle édition, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 1991. Voir aussi Jean-François Lyotard, *Heidegger et « les Juifs »,* Paris, Galilée, 1988 ; Élisabeth de Fontenay, *Une tout autre histoire. Questions à Jean-François Lyotard,* Paris, Fayard, 2006.

4. Emmanuel Faye, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935,* Paris, Albin Michel, 2005.

5. Yves Charles Zarka, *Un détail nazi dans la pensée de Carl Schmitt. La justification des lois de Nuremberg du 15 septembre 1935,* Paris, PUF, 2005 ; Id. (dir.), « Contre le blanchiment du nazi Carl Schmitt », *Cités*, n° 17, 2004, p. 145-210. Sur le cas Schmitt, voir aussi Jean-Luc Évrard, « Les Juifs de Carl Schmitt », *Les Temps modernes,* n° 596, novembre-décembre 1997, p. 53-100 ;

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

Poliakov, et dans son sillage, le philosophe et historien des idées Christian Delacampagne (1949-2007) a, quant à lui, consacré une grande partie de ses travaux au racisme et à l'antisémitisme[1]. Récusant la thèse de la stricte modernité du racisme (Poliakov, Dumont, Lévi-Strauss, Banton, etc.), Delacampagne n'hésite pas à remonter du racisme moderne aux racismes respectivement médiéval et antique, jusqu'à soutenir la thèse discutable que le racisme est ancré « dans le sous-sol de l'inconscient européen »[2]. Quant au modèle de la « rivalité mimétique » construit par l'inclassable penseur René Girard, il s'est montré particulièrement fécond dans certaines de ses applications, notamment dans l'analyse des mécanismes producteurs de l'antisémitisme[3]. Il faut faire enfin une place particulière à Michel Foucault qui, dans ses cours au Collège de France, s'est engagé dans un réexamen de la littérature foisonnante sur les origines et les développements de la pensée raciale et de la biopolitique raciste et plus largement discriminatoire dans la modernité occidentale, à partir d'une exploration des multiples interprétations du thème de la « lutte des races »[4].

Joseph Bendersky, « New evidence, old contradictions : Carl Schmitt and the Jewish question », *Telos,* nº 132, automne 2005, p. 64-82 ; Raphael Gross, *Carl Schmitt et les Juifs* (2000), trad. franç. et avant-propos de Denis Trierweiler, préface d'Yves Charles Zarka, Paris, PUF, 2005.

1. Principales publications de Christian Delacampagne sur le racisme et autour de ce dernier : *Le racisme* (en collab. avec Léon Poliakov et Patrick Girard), Paris, Seghers, 1976 ; *Figures de l'oppression,* Paris, PUF, 1977, p. 145 *sq*. ; *En marge. L'Occident et ses « autres »* (en coll.), Paris, Aubier, 1978 ; *L'invention du racisme. Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1983 ; *De l'indifférence. Essai sur la banalisation du mal,* Paris, Odile Jacob, 1998 ; *Une histoire du racisme, des origines à nos jours,* Paris, Le Livre de poche, 2000 ; *Une histoire de l'esclavage, de l'Antiquité à nos jours,* Paris, Le Livre de poche, 2002.

2. Christian Delacampagne, *L'invention du racisme, op. cit.,* p. 32. La thèse d'une apparition prémoderne du racisme a été soutenue récemment par Benjamin Isaac dans un ouvrage important : *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2004.

3. René Girard, *Le bouc émissaire,* Paris, Grasset, 1982.

4. Michel Foucault, *« Il faut défendre la société »,* cours au Collège de France (1975-1976), Paris, Gallimard/Le Seuil, « Hautes Études », 1997 ; Id., *Les anormaux,* cours au Collège de France (1974-1975), Paris, Gallimard-Le Seuil, « Hautes Études », 1999. Pour une discussion des thèses et des analyses foucaldiennes, voir Ann Laura Stoler, *Race and Education of Desire : Foucault's History of Sexuality and the Colonial Order of Things,* Durham (NC), Duke University Press, 1995, p. 55-94 ; Angelika Magiros, *Foucaults Beitrag zur Rassismus-theorie,* Hambourg, Argument Verlag, 1995 (2002) ; Jean-Loup Amselle, « Michel Foucault et la guerre des races », *Critique,* vol. 53, nº 606, 1997, p. 787-800 ; John W. Murphy, Jung Min Choi, *Postmodernism, Unraveling Racism, and Democratic Institutions*, Westport (CT), Praeger Publishers, 1997 ; Franck Lessay, « Joug normand et guerre des races : de l'effet de vérité au trompe-l'œil », *Cités,* nº 2, 2000, p. 53-69 ; Pierre Lurbe, « Le mythe de Robin des Bois », in *ibid.,* p. 71-81 ; Diego Venturino, « Race et histoire. Le paradigme nobiliaire de la distinction sociale au début du XVIIIe siècle », *in* Sarga

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

Dans les années 1980 et 1990, l'un des principaux thèmes des débats et des controverses en France a porté sur la caractérisation du racisme comme phénomène doté d'une unité et d'une unicité, par exemple en tant que forme d'universalisme (thèse soutenue par Étienne Balibar)[1], ou bien comme phénomène ni un ni unique, comme structure complexe et paradoxale, se présentant au moins sous deux formes, disons l'universaliste et la différentialiste, l'une et l'autre recourant à une argumentation soit biologisante, soit culturalisante (modèle proposé par Pierre-André Taguieff)[2]. Les positions se sont clairement différenciées et opposées lors des débats qui eurent lieu à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, du 10 au 13 septembre 1984, au cours d'un colloque scientifique organisé sous l'égide de INALF et du CNRS, le III[e] Colloque international de lexicologie politique : « Nationalisme/racisme/sexisme dans les mots du discours politique contemporain ». Ma communication, dans une version augmentée, a été publiée un an plus tard, en décembre 1985, sous le titre « Le néoracisme différentialiste. Sur l'ambiguïté d'une évidence commune et ses effets pervers : l'éloge de la différence »[3]. Il s'agit de la première présentation d'ensemble, sous la forme d'un texte publié, de mon modèle théorique du « racisme », fondé sur la distinction entre deux racismes idéal-typiques : le « racisme différentialiste » et le « racisme inégalitariste » (forme d'universalisme), chacun d'entre eux étant doté d'une variante biologisante et d'une variante « culturelle » (ou culturaliste)[4]. Parmi les enjeux pratiques de ces

Moussa (dir.), *L'idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII[e]-XIX[e] siècles),* Paris, L'Harmattan, 2003, p. 19-39 ; Martin Stingelin (hrsg.), *Biopolitik und Rassismus*, Francfort/Main, Suhrkamp Verlag, 2003 ; Dominique Colas, *Races et racismes de Platon à Derrida. Anthologie critique,* Paris, Plon, 2004, p. 665-690.

1. Étienne Balibar, Immanuel Wallerstein, *Race, nation, classe. Les identités ambiguës,* Paris, La Découverte, 1988, en part. p. 7-92 ; Étienne Balibar, « Le racisme : encore un universalisme », *Mots,* n° 18, mars 1989, p. 7-20 ; Id., « La construction du racisme », *Actuel Marx,* n° 38-2, 2005-2, p. 11-28 ; Id., « Le retour de la race » (septembre 2006), *Mouvements,* n° 50, 2007-2, p. 162-171.

2. Pierre-André Taguieff, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles,* Paris, La Découverte, 1988, puis Gallimard, « Tel », 1990.

3. *Langage et société,* n° 34, décembre 1985, p. 69-98.

4. Voir aussi, de Pierre-André Taguieff : « L'identité nationale saisie par les logiques de racisation. Aspects, figures et problèmes du racisme différentialiste », *Mots,* n° 12, mars 1986, p. 89-126 ; « Le nouveau racisme de la différence », *in* Mario Bettati, Bernard Kouchner (éd.), *Le devoir d'ingérence,* Paris, Denoël, 1987, p. 253-262 ; « Hétérophobie, hétérophilie. Note sur la difficulté de définir le racisme », *in* coll., *Vers des sociétés pluriculturelles. Études comparatives et situation en France,* Paris, Éd. de l'ORSTOM, 1987, p. 162-181 ; *Le racisme,* Paris, Flammarion, 1997 ; *La couleur et le sang, op. cit.* (1998 et 2002).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

discussions philosophiques, se sont imposées les implications morales et politiques de celles-ci pour repenser la « lutte contre le racisme »[1].

Aux États-Unis, nombre de philosophes et d'historiens de la philosophie, de Richard H. Popkin[2] et Harry M. Bracken[3] à Robert Bernasconi, William Uzgalis et Andrew Valls, en passant par Michael P. Levine et Lawrence Blum, ont réexaminé les arguments avancés en faveur de la thèse selon laquelle le racisme serait un phénomène moderne et se sont efforcés corrélativement de repenser rigoureusement ce qu'il est convenu d'appeler « racisme ». Ils se sont interrogés parallèlement sur le rôle joué par des philosophes tels que Hobbes, Locke ou Hume[4], voire Kant[5], dans la consti-

1. Pierre-André Taguieff, « Racisme et antiracisme : modèles et paradoxes », *in* André Béjin et Julien Freund (dir.), *Racismes, antiracismes,* Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986, p. 253-302 ; Id., « Réflexions sur la question antiraciste », *Mots,* nº 18, mars 1989, p. 75-93 ; Id. (dir.), *Face au racisme,* Paris, La Découverte, 1991, 2 vol. ; Id., *Les fins de l'antiracisme,* Paris, Michalon, 1995.

2. De Richard H. Popkin (1923-2005), voir l'article « The philosophical basis of modern racism », *in* Richard A. Watson and James E. Force (eds), *The High Road to Pyrrhonism,* San Diego (Cal.), Austin Hill Press, 1980, p. 79-102. De Popkin, voir aussi l'importante étude intitulée « The philosophical basis of eighteenth-century racism », *in* Harold E. Pagliaro (ed.), *Racism in the Eighteenth Century,* Cleveland (Ohio), The Press of Case Western Reserve University, *Studies in Eighteenth-Century Culture,* vol. 3, 1973, p. 245-262.

3. Harry M. Bracken, « Essence, accident, and race », *Hermathena,* vol. 116, hiver 1973, p. 81-96 (repris *in* H. M. Bracken, *Mind and Language : Essays on Descartes and Chomsky,* Dordrecht-Cinnaminson (NJ), Foris Publications, 1984, chap. 2, p. 39-50) ; Id., « Philosophy and racism », *Philosophia,* 8 (2-3), 1978, p. 241-260.

4. Richard H. Popkin, « Hume's racism », *in* Richard A. Watson and James E. Force (eds), *The High Road to Pyrrhonism,* San Diego, Austin Hill Press, 1980, p. 251-266 ; Id., « Hume's racism reconsidered », *in* R. H. Popkin, *The Third Force in Seventeenth-Century Thought,* Leiden, E. J. Brill, 1992, p. 64-75 ; Cornel West, « A genealogy of modern racism », *in* C. West, *Prophesy Deliverance ! An Afro-America Revolutionary Christianity,* Philadelphie, The Westminster Press, 1982, p. 47-65 ; John Immerwahr, « Hume's revised racism », *Journal of the History of Ideas,* 53 (3), juillet-septembre 1992, p. 481-486 ; William Uzgalis, « "An inconsistency not to be excused" : On Locke and racism », *in* Julie K. Ward and Tommy L. Lott (eds), *Philosophers on Race, op. cit.,* p. 81-100 ; Robert Bernasconi, Anika Maaza Mann, « The contradictions of racism : Locke, Slavery and the *Two Treatises* », *in* Andrew Valls (ed.), *Race and Racism in Modern Philosophy,* Ithaca-Londres, Cornell University Press, 2005, p. 89-107 ; Andrew Valls, « "A lousy empirical scientist" : Reconsidering Hume's racism », *ibid.,* p. 127-149.

5. Emmanuel Eze, « The color of reason : The idea of race in Kant's anthropology », *in* Katherine Faull (ed.), *Anthropology and the German Enlightenment,* Lewisburg (Pa.), Bucknell University Press, 1995, p. 196-237 ; Robert Bernasconi, « Who invented the concept of race ? Kant's role in the Enlightenment construction of race », *in* Id. (ed.), *Race* [1997], Malden (Mass.) - Oxford (UK), Blackwell Publishers, 2001, p. 11-36 ; Robert Bernasconi, « Kant as an unfamiliar source of racism », *in* Julie K. Ward and Tommy L. Lott (eds), *Philosophers on Race, op. cit.,* p. 145-166 ; Charles W. Mills, « Kant's Untermenschen », *in* Andrew Valls (ed.), *Race and Racism in Modern Philosophy, op. cit.,* p. 169-193 ; Sara Eigen, Mark Larrimore (eds), *The German Invention of Race,* Albany (NY), State University of New York Press, 2006, p. 35-120.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

tution et le développement du racisme moderne. Les discussions philosophiques anglo-saxonnes sur la race et le racisme ont été fortement stimulées par l'étude de J. L. A. Garcia, « The heart of racism », parue en 1996[1].

Quant aux recherches sur le « néoracisme » ou le « racisme culturel », qu'on peut définir par le déplacement du culturel vers le racial et la substitution de l'absolutisation de la différence à l'assertion d'inégalité, elles ont donné lieu à des controverses d'une grande richesse théorique[2]. Ces dernières recoupent les questions soulevées par les travaux anglo-saxons sur le « racisme symbolique » (indirect, implicite et « subtil »), appelé aussi *modern racism* ou *new racism,* qui n'ont cessé elles-mêmes de provoquer des débats à la fois scientifiques et politiques[3]. Ces désignations sont appa-

1. J. L. A. Garcia, « The heart of racism », *Journal of Social Philosophy,* 27 (1), printemps 1996, p. 5-45 ; Id., « Current conceptions of racism : A critical examination of some recent social philosophy », *Journal of Social Philosophy,* 28 (2), automne 1997, p. 5-42 ; Id., « Philosophical analysis and the moral concept of racism », *Philosophy and Social Criticism,* 25 (5), 1999, p. 1-32 ; Id., « Racism and racial discourse », *Philosophical Forum,* 32 (2), été 2001, p. 125-145 ; Lucius Outlaw Jr., *On Race and Philosophy,* New York, Routledge, 1996 ; Charles W. Mills, *The Racial Contract,* Ithaca (NY) - Londres, Cornell University Press, 1997 ; Id., *Blackness Visible : Essays on Philosophy and Race, op. cit.,* 1998 ; Susan E. Babbitt, Sue Campbell (eds), *Racism and Philosophy,* Ithaca (NY) - Londres, Cornell University Press, 1999 ; Tommy L. Lott, *The Invention of Race : Black Culture and the Politics of Representation,* Malden (Mass.) - Oxford (UK), Blackwell Publishers, 1999 ; Bernard Boxill (ed.), *Race and Racism,* Oxford, Oxford University Press, 2001 ; Lawrence Blum, *I'm not a Racist, but... : The Moral Quandary of Race,* Ithaca (NY), Cornell University Press, 2002 ; Paul C. Taylor, *Race : A Philosophical Introduction,* Cambridge (G.-B.), Polity Press, 2004 ; Michael P. Levine, Tamas Pataki (eds), *Racism in Mind,* Ithaca (NY) - Londres, Cornell University Press, 2004 (en part. l'étude de Michael P. Levine, « Philosophy and racism », *ibid.,* p. 78-96).

2. Pierre-André Taguieff, « La question du néoracisme : hypothèses et interrogations », *L'Aventure humaine. Savoirs, libertés, pouvoirs,* Paris, PUF, nº 12, mai 2002, p. 101-135.

3. Donald R. Kinder, David O. Sears, « Prejudice and politics : Symbolic racism versus racial threats to the good life », *Journal of Personality and Social Psychology,* 40, 1981, p. 414-431 ; Donald R. Kinder, « The continuing American dilemma : White resistance to racial change 40 years after Myrdal », *Journal of Social Issues,* 42, 1986, p. 151-171 ; John B. McConahay, « Modern racism, ambivalence, and the modern racism scale », *in* John F. Dovidio and Samuel L. Gaertner (eds), *Prejudice, Discrimination, and Racism,* New York, Academic Press, 1986, p. 91-126 ; Paul M. Sniderman, Philip E. Tetlock, « Symbolic racism : Problem of motive attribution in political analysis », *Journal of Social Issues,* 42, 1986, p. 129-150 ; David O. Sears, « Symbolic racism », *in* Phyllis A. Katz and Dalmas A. Taylor (eds), *Eliminating Racism : Profiles in Controversy,* New York, Plenum Press, 1988, p. 53-84 ; Paul M. Sniderman, Thomas Piazza, Philip E. Tetlock, A. Kendrick, « The new racism », *American Journal of Political Science,* 35 (2), 1991, p. 423-447 ; Jeremy Wood, « Is "symbolic racism" racism ? A review informed by intergroup behavior », *Political Psychology,* 15 (4), décembre 1994, p. 673-686 ; Thomas F. Pettigrew, Roel W. Meertens, « Blatant and subtle prejudice in Western Europe », *European Journal of Social Psychology,* 25, 1995, p. 57-75.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France

rues dans les années 1980 et 1990 : *symbolic racism* ou *subtle racism* versus *blatant racism, new racism* ou *modern racism* versus *old-fashioned racism* (ou encore *redneck racism, Jim Crow racism*). D'autres auteurs analysent les mêmes processus sociaux contemporains en employant les expressions *racial resentment, aversive racism, racial ambivalence* ou *laissez-faire racism*[1]. La discussion sur le néoracisme et le racisme symbolique se poursuit en Europe comme aux États-Unis, conduite principalement par des sociologues et des politistes, ainsi que par des spécialistes de psychologie sociale et de psychologie politique, même s'il faut ici pointer l'exception représentée par la France, où les questions posées par le racisme ont fait l'objet de travaux philosophiques[2]. En 1986, Donald R. Kinder, l'un des créateurs de la théorie du racisme symbolique, affirmait que cette dernière présuppose que « les préjugés raciaux contaminent la totalité du champ des affaires politiques »[3]. On peut s'interroger sur l'élargissement indéfini du champ du racisme que risque de produire une telle conception du racisme symbolique. N'est-elle pas une illusion engendrée par un antiracisme suspicieux voyant par exemple dans toute forme de « résistance » à la discrimination positive ou au multiculturalisme institutionnel une forme de racisme[4] ? Le débat provoqué par une telle question risque de prendre l'allure d'un différend.

1. John B. McConahay, art. cité (1986) ; Thomas F. Pettigrew, Roel W. Meertens, art. cité (1995).

2. Pour les travaux de langue française, voir Pierre-André Taguieff, *La force du préjugé, op. cit.,* 1988 ; Étienne Balibar, Immanuel Wallerstein, *Race, nation, classe, op. cit.,* 1988 ; Tzvetan Todorov, *Nous et les autres, op. cit.,* 1989. Pour les travaux nord-américains, voir David Theo Goldberg, *Racist Culture : Philosophy and the Politics of Meaning,* Oxford (G.-B.) - Cambridge (Mass.), Blackwell Publishers, 1993 ; Paul C. Taylor, *Race, op. cit.* (2004).

3. Donald R. Kinder, « The continuing American dilemma... », art. cité, p. 168.

4. Voir par exemple Laura Stoker, « Understanding Whites' resistance to affirmative action : The role of principled commitments and racial prejudice », *in* John Hurwitz and Mark Peffley (eds), *Perception and Prejudice : Race and Politics in the United States,* New Haven - Londres, Yale University Press, 1998, p. 135-170.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Paris - - 193.51.85.197 - 12/05/2020 22:14 - © Presses Universitaires de France